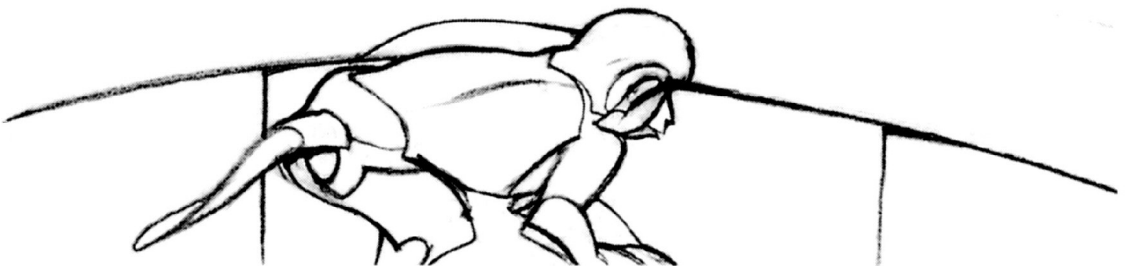


- II -

Sandro Penna, Ernesto Calzavara,  
Edoardo Cacciatore, Attilio Bertolucci,  
Giorgio Caproni, Vittorio Sereni, Mario Luzi,  
Piero Bigongiari, Emilio Villa, Toti Scialoja,  
Franco Fortini



# Sandro Penna

Sandro Penna (Pérouse 1906 – Rome 1976) publia *Poesie*, son premier recueil, en 1939. *Appunti* (1950), *Une étrange joie de vivre* (1956, trad. de l'italien par Jean-Noël Schifano et Dominique Fernandez, Fata Morgana, 1978) et de nouveau *Poesie* (1970), *Stranezze* (1976) et les poèmes posthumes *Il viaggiatore insonne* (1977) et *Confuso sogno* (1980) suivront. Grâce et légèreté se conjuguent dans cette œuvre tout à la fois crue, limpide et délicate. Ses poèmes sont la plupart du temps brefs, de menues notations traduisant la stupeur, la surprise ou l'enchantement. L'ensemble constitue un *canzoniere* de l'amour homosexuel.

Fait remarquable, il est impossible de retracer l'évolution interne de cette poésie tant elle demeure égale à elle-même au fil du temps, comme si aucune temporalité ne pouvait l'entamer. Sensuelle, attentive aux suggestions d'atmosphères, l'élégie de Penna est parfois voilée d'un soupçon de mélancolie. Ouvriers, soldats, jeunes gens, paysages urbains et de banlieues constituent, avec celui de la solitude, ses thèmes habituels.

Il plut ardemment tout l'été  
sur notre amour. Puis, la campagne  
changea de couleur, vira au beau.

★

Une guerre amoureuse et sans pitié  
contre les enfants, autrefois je conduisis. Maintenant,  
dépourvu d'armes, c'est à moi-même  
que je fais la guerre, et avec beaucoup d'efficacité.

★

Je revenais à la maison. Un filet de sang  
riaient parmi la poussière de mon visage.

★

Je reviens maintenant à la maison. Parmi la poussière,  
mon âme est piétinée et mon sourire avec elle.

★

## *Chroniques du printemps*

Le matin, dans le lit  
de la rivière le premier homme nu  
frissonnait encore. Amour, le soir,  
tourmentait la femme que l'enfant,  
merveilleux, abandonnait : je vis  
son geste vif dans une rue  
sombre tendue  
vers la campagne : ses amis  
étaient les champs nouveaux et le soleil – les longs cris  
étaient des trains allumés dans la nuit.

★

L'amour de soi-même, n'est-il peut-être pas un rêve  
vécu les yeux ouverts par les routes ?

★

Ici, le soleil me semble si chaud.  
Ici, les fleurs poussent ardentes et sèches.  
Et ce qu'ils disent ici me semble seulement un son.  
Oh ! heureux étranger en tout lieu.

★

### ***Variante***

Oh ! le tournoyant gémississement  
des nonnes de fer-blanc,  
folles plus qu'au couvent  
de cette ville folle,  
au-dessus des toits dans le silence  
de la nuit sous le vent.

★

Opaques, des hommes calmes s'affairent  
avec leurs seaux luisants parmi les potagers. Dans le vert,  
le rouge des tomates se tient secret, ardent,  
tel un cœur. Mais au loin,  
cloches du matin,  
la mer et ses lumières d'argent,  
appellent à la pêche les hommes rêvant  
du vin du retour, dans le lent  
ondolement des barques, réveillées  
tels des oiseaux sur la branche. Immobile  
dans l'obscurité de la villa, la balançoire attend  
le jour. Et le jour accordera les différents  
et bruyants petits-déjeuners. Je demeure  
parmi si grande lumière et le linge battu.  
Parmi des navets, une demi pomme et une triste  
machine de cuisine, vieille de tant d'années,  
non vues, somnoient sur une table.

★

Dans le ciel les nuages obscurcissaient  
de loin en loin la lune. Je me tenais devant  
le portail froid de ce cimetière  
de campagne. Un doux garçon sauvage  
plein d'audace était là auprès de moi, il m'étreignait  
en tremblant – les feuilles de toutes les haies  
tremblaient-elles peut-être ? –, je le tenais  
avec volupté sous mon bras.  
La nuit était sombre et les tombes  
recouvraient les malheureux morts. Mon cœur  
cherchait la vie, l'amour :  
(l'amour d'un garçonnet de douze ans ?).

Derniers poèmes de *Stranezze* (1957-1976)  
Poesie, Garganti © 2000  
Traduit et présenté par Philippe di Meo